

## HISTOIRE

### DES DERNIERS BEYS DE CONSTANTINE,

Depuis 1793 jusqu'à la chute d'Hadj Ahmed (1).

---

#### AHMED BEY EL-MAMLOUK.

(POUR LA 2<sup>e</sup> FOIS. — 1820)

Lorsque Ahmed el-Mamlouk fut, pour la seconde fois, nommé bey de Constantine, Ibrahim Bey était campé avec la colonne sur le territoire des Segnia. C'est là que, par ordre du Pacha, il fut arrêté et conduit à Constantine, pour y attendre dans les prisons de la Casba, le sort que lui réservait son successeur.

Le lendemain, en effet, le nouveau bey parut aux portes de la ville. On lui dressa une tente d'honneur près de la Mecella (2) qui se trouve non loin du Koudiat-Aty. Les autorités de la ville, le corps des savants, en un mot, l'élite de la population, se porta à sa rencontre pour lui adresser les souhaits de joyeux avènement. En présence de la foule rassemblée, il fut donné lecture du firman par lequel le Pacha l'établissait son représentant dans la province. Le peuple répondit à cette lecture par des hurra de joie, et, au même instant, la voix du canon se fit entendre. C'est au milieu de cette salve d'artillerie et des transports de la foule, qu'Ahmed Bey fit, pour la deuxième fois, son entrée solennelle à Constantine; et, tandis qu'il prenait possession de ce palais où il avait déjà résidé, les portes de la prison de la Casba s'ouvraient devant le chaouche, et la tête de l'ex-bey roulait sur la dalle froide.

Ce fut le signal des représailles. Tous ceux qui, deux ans

---

(1) Voir les nos 14, 15, 16, 20, 21, 24, 26 et 33 de la *Revue africaine*.

(2) Lieu de prières, en dehors d'une Ville, etc.

auparavant, avaient applaudi à sa destitution, furent plus ou moins atteints dans leurs biens ou leurs personnes. Si Barbar Ali, kaïd el aouassi, et son beau-frère, Ahmed ben Noua, avec tous leurs serviteurs étaient jetés dans une prison, d'où ils ne devaient sortir plus tard que pour être exilés à Médéa. Mahmoud ben Tchakeur était destitué et remplacé par Amin Khandja. En même temps, une réforme complète s'opérait dans la composition du makhzen.

Ahmed ben el-Hamlaoui était nommé *agha-ed-deïra* ;  
Si Abd Allah ben Zekri, *bache-seyar* ;  
Ali ben el-Hadj Rabah, *serradj* ;  
El-Hadj Abd er-Rahman ben Naamoun, *bache-kateb* ;  
Moustafa ben Zekri, *kaïd ferka* ;  
Moustafa el-Abiad, *kaïd-dar* ;  
Ibrahim el-Gritli, *kaïd-el-aouassi* ;  
El-Heyouani, *kaïd des Tlaghma* ;  
Ferhat ben Sahanoun, *kaïd ez-zmala*.

L'humeur belliqueuse d'Ahmed lui fit entreprendre de nombreuses expéditions, où l'équité fut loin d'être toujours l'unique règle de sa conduite. Les Nememcha, les tribus du Sud et les fiers montagnards de l'Aurès (1) furent les premiers qu'atteigni-

---

(1) Au nombre des principaux chefs de l'Aurès était le cheïkh El-Hamaoui ben Belkassem. Il était originaire de la puissante tribu des Hanencha. Ayant perdu son père de bonne heure, il fut élevé dans la maison de son oncle El-Hadj Mbarek ben Ahmed ben Ali, dont la famille était une des plus anciennes, des plus riches et des plus vénérées du pays.

Dès sa plus tendre enfance, il s'adonna à tous les exercices qui peuvent former l'esprit et le corps ; aussi brillait-il entre tous dans la tribu et par son habileté à dompter un cheval, et par son courage à affronter les périls de la guerre. Nul mieux que lui ne savait plus fièrement se draper dans les plis d'un riche burnous, et la somptuosité de son costume s'harmonisait parfaitement avec la noblesse de ses traits et de sa démarche. Devenu homme, il reçut de son oncle le commandement des tribus d'El-Ayaïcha et des Beni Mezlin. Là encore, il sut se distinguer par l'équité de ses jugements et la droiture de ses conseils, au point que les vieillards eux-mêmes venaient prendre des leçons de sagesse auprès de lui. Sa réputation grandissait avec l'âge et son nom était répété dans toute la contrée.

Lorsque Ahmed entreprit de réduire les Hanencha, ceux-ci, commandés alors par le cheïkh En-Rezki, s'enfuirent à son approche et passèrent sur le territoire tunisien. Le Bey, sentant qu'il ne pourrait les atteindre au-delà des frontières, imagina d'employer avec eux la trahison. Il en-

rent ses armes victorieuses. De là, il se porta successivement contre les habitants de Righa, les arabes du sahel du Babor, les Oulad Tebban, les Oulad Si Ahmed, qui occupent Et-Tabaka (au-dessus de Righa); et, tandis que ses entreprises étaient couronnées d'un plein succès, le caïd des Abd en-Nour, sidi

---

voya un messenger à El-Hadj Mbarek, chargé de lui porter, en son nom, l'aman pour lui, sa famille et tous ses serviteurs. Le cheïkh, confiant dans la parole du Bey, rentra sur ses terres, à la tête de sa tribu, et vint dresser ses tentes non loin du camp. Les relations les plus amicales ne tardèrent pas à s'établir de part et d'autre : les repas étaient pris en commun, on passait les soirées ensemble; bref, on vivait comme frères et la paix semblait cimentée à tout jamais.

Sur ces entrefaites, le Bey manifesta l'intention de retourner dans sa capitale. La veille du jour fixé pour le départ, il recommanda aux Hanencha de venir avec leurs enfants passer la soirée dans son camp, pour y recevoir ses derniers adieux et s'entendre tous ensemble sur les dispositions à prendre pour l'avenir. Ils se rendirent tous, en effet, à cet appel; mais, quelle ne fut pas leur déception, lorsqu'au milieu de la soirée, ils se virent, eux et leurs enfants, garrottés et faits prisonniers par les soldats du traître. Toute résistance était impossible. Il fallut, en silence, subir l'outrage. Le chef de tribu, Boudhiaf, et ses fils, furent égorgés sur l'heure. Quant à El-Hadj Mbarek, si El-Bokhari et le cheïkh El-Hasnaoui, ils furent conduits enchaînés à Constantine, où les deux premiers eurent la tête tranchée; leur corps resta suspendu aux remparts de la ville. C'étaient deux hommes de bien, dont la mort restera comme une tache ineffaçable au front du bey Ahmed. Les pauvres et les orphelins les pleurèrent; car avec eux ils perdaient leurs meilleurs protecteurs.

Le cheïkh El-Hasnaoui, pour qui, sans doute, la hache du bourreau était aussi aiguisée, fut assez heureux pour tromper la vigilance de ses gardiens et s'échapper de sa prison. Il prit sa course à travers les montagnes, où ne purent l'atteindre les cavaliers lancés à sa poursuite. Obligé de se cacher le jour et de voyager la nuit, il erra ainsi quelque temps dans le pays, demandant l'hospitalité aux uns, aux autres un refuge, mais repoussant toujours les diverses propositions de rentrée en grâce qui lui furent faites au nom du Bey. Il avait pour lui l'expérience du passé et il ne faillit pas à sa résolution.

Enfin, fatigué de cette vie aventureuse, il se retira à Kef et y vécut tranquille jusqu'au jour où le commandant Yusuf, alors à Bône, ayant entendu parler de lui, l'engagea à entrer au service de la France. Il l'attira auprès de lui et eut plus d'une fois à se louer de ses conseils et de ses services. Plus tard, il rentra chez les Hanencha, où il voulut se faire un parti; mais, après quelques succès, vaincu par son compétiteur, le cheïkh Er-Rezki, il s'enfuit, pour la seconde fois, dans le Levant. Depuis, il s'est entièrement rallié à la France, et aujourd'hui il emploie son influence à maintenir dans le devoir la puissante tribu des Oulad Yahya ben Taleb, dont il a été nommé kaïd (1857).

Soliman, n'était pas moins heureux contre les tribus kabiles des Oulad Sellam et les Oulad Ali ben Sabor. Mais l'expédition dont il retira le plus de bénéfices et de gloire, fut celle qu'il entreprit contre le pays de Souf, groupe d'oasis sur la limite du Sahara.

Les habitants du Souf, comptant sur leur éloignement et sur les sables mouvants qui entourent leurs oasis, n'avaient jamais reconnu que d'une manière tout-à-fait nominale l'autorité des beys et, par conséquent, ne se soumettaient à payer un tribut, qu'autant qu'ils y étaient contraints par la force. Ahmed Bey entreprit de les réduire.

Ni les difficultés d'une expédition lointaine, ni la résistance désespérée des ennemis, ne purent un moment arrêter son courage. Il entra en vainqueur dans la capitale du Souf, et la ville fut livrée au pillage. Le butin fut immense : or, argent, teber (1), étoffes du Djerid, de Tougourt, des Ziban, tout devint la proie du soldat ; les malheureux habitants se virent, en quelques heures, dépouillés de toutes leurs richesses. Leurs chameaux servirent à porter les charges innombrables de dattes qui furent retirées des magasins. A son retour, le Bey reçut la soumission du cheikh de Tougourt qui, craignant, sans doute, pour sa ville le même sort que venait d'éprouver le Souf, paya, non-seulement l'impôt auquel il était tenu, mais, encore, y joignit des présents considérables, qui consistaient en étoffes du pays, en poudre d'or, en plumes d'autruche noire et en argent monnayé, à l'effigie des beys de Tunis. En outre, les soldats amenaient à leur suite des autruches, des gazelles, des cerfs, des fecthal, jusqu'à de jeunes paons. On remarquait encore deux dromadaires de la race dite *mahari* (2). Sur leur dos, on plaça deux selles appropriées à ce genre de monture et recouvertes de drap rouge et de velours. Le Bey monta sur l'un d'eux, tandis que l'autre était conduit devant lui, mêlé aux chevaux de ses écuries, parés de leurs plus riches harnachements.

Lorsque cet immense cortège arriva en vue de Constantine, les habitants, prévenus par la renommée des brillant succès que venait de remporter le Bey, sortirent en foule de leurs murs

---

(1) Poudre d'or.

(2) On sait combien ces animaux sont précieux dans le Sahara et combien leur marche est rapide, puisqu'en un jour ils peuvent parcourir de 60 à 80 lieues.

pour lui adresser leurs félicitations et jouir d'un si nouveau spectacle. Les troupes furent reçues au milieu des acclamations les plus bruyantes. Les rues, devenues trop étroites pour livrer passage à toute cette multitude, formaient comme une haie vivante, qui s'étendait depuis Sidi Saïd es-Saferaoui (pyramide Damrémont) jusqu'à Dar-el-Bey.

C'est au milieu de cette haie vivante et au bruit du canon, des tambours et de la musique, que s'avança Ahmed, monté sur son mahari et escorté de tous ses officiers. A leur suite, marchaient fièrement et en ordre, les soldats qui, après avoir partagé ses périls, recevaient, en ce jour, leur juste part de triomphe. Puis, venaient, pêle-mêle, hommes, femmes, enfants, faisant retentir les airs de leurs cris joyeux.

Lorsque le Bey fut rentré dans son palais, la foule se dirigea du côté du Bardo (quartier actuel de la cavalerie), où, sur-le-champ, fut organisée une fantasia des plus brillantes. Tous les membres du makhzen y assistaient en grand costume et montés sur des chevaux de race. Des courses eurent lieu où chacun rivalisa d'agilité et d'adresse. Les vainqueurs furent bruyamment applaudis, et, quand vint le soir, chacun regagna sa demeure, satisfait d'une journée qui avait été toute consacrée au plaisir, sans que le sabre du chaouche eût eu à en revendiquer la plus petite part.

Pour éviter l'encombrement, les chameaux et les mulets chargés du butin avaient été laissés hors de la ville, campés sur les bords de l'Oued Remel. Le lendemain, on introduisit les mulets qui portaient l'or, l'argent, les tapis et les autres étoffes. Toutes ces richesses furent déposées au palais. Les deux jours suivants furent employés à décharger, dans les magasins publics, les tellis remplis de dattes, dont une partie fut distribuée aux gens de la maison du Bey et aux serviteurs des membres de sa famille. Le Pacha apprit avec une vraie satisfaction la nouvelle d'une si éclatante victoire, et il en témoigna toute sa joie au Bey par des lettres de félicitation.

Après avoir consacré quelques jours au repos, Ahmed Bey procéda à quelques arrestations. Il livra aux mains des exécuteurs les têtes de si Ferhat ben Merad, de si Khaled, le chaouche, et d'un certain nombre d'autres personnes moins importantes de la ville. En même temps, ses faveurs tombaient sur les familles de Ben Zekri et de Ben Naâmoun, pour les dédommager

sans doute, des persécutions qu'il s'était vu contraint de leur faire subir, par ordre du Pacha, sous son premier gouvernement. La plupart de ceux-ci, se prévalant de l'impunité dont les entourait leur maître, en profitèrent pour extorquer sans pitié les biens de leurs administrés, et leur rapacité ne connut point de bornes tant que dura pour eux une si haute protection.

Mais, entre tous ses favoris, celui qui sut le mieux capter ses bonnes grâces, fut le bache-mekaheli, Mansour el-Belili. Ébloui lui-même de la position qu'il avait su prendre dans l'esprit du Bey, il se considérait comme bien supérieur à tous les membres du makhzen. Aussi, ne recevait-il chez lui personne et il ne souffrait même pas qu'on osât lui adresser la parole. Plein de morgue et d'insolence, il pensait, par des airs dédaigneux et sous les pans d'un riche burnous mal porté, faire, sans doute, oublier sa basse extraction et s'attirer l'admiration de la foule ; mais, ce n'était qu'un misérable à qui sa vanité n'aurait attiré que du ridicule, si sa tyrannie ne l'eût rendu odieux.

Moustafa ben Zekri marchait sur ses traces. Comme lui, il se montrait partout fier et arrogant, comme lui il s'indignait lorsqu'en présence du Bey quelqu'un de ses collègues lui adressait la parole, comme lui aussi il s'était attiré le mépris et la haine des gens.

Il n'en était pas de même d'El-Hadj Abd er-Rahman ben Naâ-moun. On trouvait en lui, sous un extérieur modeste, cette noblesse de sentiments qui sait au besoin s'abaisser pour se mettre à la portée de tous et qui, ferme et digne avec les égaux, se traduit en bienveillance envers les inférieurs. Sa parole était douce et son langage débonnaire. On pouvait l'approcher sans crainte, car il était bon et affectueux pour tous, et sa main libérale était toujours prête à s'ouvrir pour soulager l'indigent.

Tel fut aussi Abd Allah ben Zekri : sans fierté, malgré son nom et sa haute position, il s'occupait à faire le bonheur de ses administrés et n'employait son influence que pour sauver les innocents des mains rapaces de juges souvent peu intègres. Lui-même n'avait pas de plus grande ambition que de rendre également la justice au faible comme au fort.

Il est aussi un autre personnage, déjà bien connu du lecteur et dont nous devons parler encore ici. C'est Mahmoud, le fils de Tchakeur Bey, que, malgré ses exactions continuelles et les emportements de sa vie déréglée, nous retrouvons encore khalifa ;

mais l'heure de sa disgrâce ne devait pas tarder à sonner. Voici quel en fut le motif :

Tandis que le Bey guerroyait dans le Sud, Mahmoud, resté à Constantine représentant du pouvoir, sortit un jour à la tête d'une colonne, composée de ce qu'il y avait de plus taré parmi les turcs de la garnison, pour aller opérer une razia du côté du Sahel. Poussée par l'esprit satanique, son âme, qui était le reflet de celle de son père, se sentit tout-à-coup saisie d'une soif effrénée de meurtre. Mais, comme il était aussi lâche que cruel, au lieu d'aller attaquer l'ennemi en face, il aima mieux employer la perfidie.

Sous prétexte d'appeler à lui des auxiliaires, il mande dans son camp les Oulad Braham, fraction de la grande tribu des Ounnaïa, et que commandait un caïd dont le pouvoir s'étendait également sur les Beni Oualban et quelques autres tribus kabiles. Ils s'y rendent au nombre de quarante, montés sur des chevaux et en armes. Le khalifa les accueille avec beaucoup de grâce et leur fait part de son intention d'opérer, dès le lendemain une razia sur les gens du Sahel. Puis, comme ils n'avaient point apporté de tentes avec eux, il leur offre un abri sous celles de ses soldats, qui étaient au nombre de vingt, et s'arrange de façon à ce qu'ils soient séparés les uns des autres et placés deux par deux sous chaque tente. Leurs chevaux, d'ailleurs, paissent tranquillement avec ceux des cavaliers du makhzen. Peu à peu, les ombres de la nuit s'étendent sur le camp et bientôt chacun songe à se livrer aux douceurs du repos. Les Oulad Braham, surtout, qu'une longue marche a harassés de fatigue, sentent le besoin d'un sommeil réparateur et leurs paupières ne tardent pas à s'appesantir. Tout dort ou feint de dormir ; mais, terrible devait être le réveil pour beaucoup d'entr'eux.

En effet, le lendemain, dès que l'aube parut, on vit sortir tour-à-tour de chacune des vingt tentes, deux hommes pieds et poings liés et que des soldats ou plutôt des sbires traînaient en vainqueurs devant la tente de leur digne maître. Les quarante infortunés furent rangés sur une seule file et là, en présence et sous les yeux du fils de Tchakeur, sans autre but que celui de verser du sang humain, leurs quarante têtes furent l'une après l'autre lentement, froidement abattues par la main des sicaires. Pas un de ces quarante innocents ne trouva grâce devant le monstre, pas un n'échappa à ce lâche guet-apens.

Tant de perfidie jointe à tant de cruauté ne pouvait rester impunie. Dès que la nouvelle de cette odieuse atrocité parvint aux oreilles d'Ahmed, il en fut vivement indigné, non pas que le crime en lui-même lui parût énorme, nous l'avons déjà vu chez les Nememcha employer pour son propre compte de tels moyens, mais, les Oulad Braham étaient de bons et loyaux serviteurs, qui exerçaient une surveillance active sur les routes, et dont la perte allait ouvrir le champ libre aux coupeurs de grands chemins. De leur côté, les membres du makhzen vinrent en corps déposer leurs plaintes à ses pieds : « Vous connaissez, » lui dirent-ils, le crime dont vient de se souiller le khalifa. » Qui eût jamais osé former et exécuter un pareil complot? » Personne, assurément, avant lui. Et, cependant, qui est-il? De » quelle autorité est-il donc investi. N'est-il pas comme nous » tous votre serviteur et l'exécuteur de vos ordres? Aussi, il » est à craindre qu'à la cour d'Alger on ne fasse peser sur » vous la responsabilité de tels actes et que l'on ne dise que » votre lieutenant n'a fait qu'obéir aux ordres du maître. » Hâtez-vous donc de prévenir des soupçons qui ne peuvent » manquer de vous atteindre; dénoncez le coupable; que sur » lui retombe la honte et le châtement, et que votre innocence » éclate au grand jour. »

Le Bey suivit un conseil si sage. Il envoya un long rapport au divan d'Alger, au sujet du meurtre des Oulad Braham, et l'ordre lui fut transmis aussitôt de destituer le khalifa. Là se borna toute la punition, et, certes, il y aurait lieu de s'en étonner, si on ne songeait que le meurtrier était un Turc et que les victimes étaient des Arabes, et que si l'injustice turque est passée en proverbe chez ces derniers, il en est un autre chez nous qui dit que les loups ne se mangent pas entr'eux. Le kaïd Soliman fut nommé à sa place.

Pendant l'administration d'Ahmed Bey, la ville eut à souffrir d'une grande disette. Les marchés n'étaient plus approvisionnés; le blé et l'orge manquaient partout. Vainement, les chaouches reçurent ordre de parcourir les campagnes et de prendre de gré ou de force le grain qu'ils trouveraient renfermé dans les silos. Les quantités qu'ils en rapportèrent furent insuffisantes et les habitants eurent cruellement à souffrir de la famine. La foule, chaque matin, se pressait aux abords du marché. On se disputait avec acharnement les quelques charges de blé qui arrivaient

à de longs intervalles, et souvent des rixes sanglantes, que la police était impuissante à réprimer, s'élevaient du milieu de cette multitude affamée. Aussi, la mortalité fut-elle grande à cette époque.

Vers la fin de l'hiver de cette même année, le Bey fit une sortie contre les Amanera, tribu établie dans les montagnes de l'Aurès; mais, cette fois, la fortune lui fit défaut. Repoussé avec perte, il fut obligé de se retirer sans avoir pu exécuter ses desseins. Pour comble de malheur, à son retour, son cheval, en caracolant, se renversa sous lui et, dans la chute, il eut l'os de la jambe entièrement fracturé. On le rapporta faible et souffrant jusqu'à Constantine.

Cependant le printemps approchait et avec lui l'époque du denouche. Il était nécessaire cette fois, que le Bey se rendît en personne à Alger pour aller acquitter l'impôt. Quoiqu'il ne fût pas encore parfaitement guéri de sa blessure, il n'hésita pas à se mettre en marche et alla coucher le premier jour à Bir-el-Beguirat. Le lendemain, il campait à Draâ-et-Tobbal, et le troisième jour il dressait sa tente près de Careb.

Là, il fut assailli par un ouragan accompagné d'une tempête de grêle, dont la violence fut telle, que la plupart des chevaux et des mulets qui formaient le cortège, furent perdus. Les hommes eux-mêmes auraient infailliblement péri, si la tourmente se fût prolongée quelques instants de plus; car leurs tentes avaient été arrachées, brisées par le vent, et les quelques rares abris qu'ils pouvaient trouver sur ces plateaux déserts, n'auraient pu les mettre longtemps à couvert de l'orage. Mais Dieu eut pitié d'eux : les nuages amoncelés sur leurs têtes se dissipèrent, de tous les points de l'horizon le ciel redevint serein, et l'on put dès-lors songer à réparer le désastre. Les pertes étaient grandes : les provisions de route ainsi que les bagages étaient entièrement abîmés ou perdus, la plupart des bêtes de somme avaient péri, et toutes les tentes étaient hors d'usage. Le Bey fit écrire immédiatement au kaïd-dar, pour qu'il eût à lui envoyer le plus vite possible tout ce dont il avait besoin pour poursuivre sa route. En conséquence, le kaïd-dar se hâta de lui faire un envoi de tout ce qui lui était demandé. En même temps, il fit partir des juifs pour remettre en état les tentes qui avaient le moins souffert. Toutes ces opérations furent conduites avec une telle activité, que peu de jours suffirent pour réparer le dommage, et la colonne put bientôt reprendre sa marche.

Comme ils approchaient de la Medjana, les Oulad Mokran vinrent

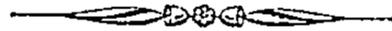
en foule saluer le Bey. Ils étaient montés sur des chevaux richement harnachés, et aux cris de joie qu'ils poussaient, vint bientôt se mêler le bruit enivrant de la poudre. Une brillante fantasia fut organisée, et le Bey, pour témoigner à ces gens toute sa satisfaction d'une réception qui ressemblait presque à un triomphe, entraîné d'ailleurs par ses instincts guerriers, voulut bien prendre part à leurs jeux et lutter de vigueur et d'adresse au milieu de ces groupes de coureurs. Par une fatalité étrange, une balle échappée de la main imprudente de l'un des cavaliers qui étaient à côté de lui, vint le frapper au bras et lui fracassa la main... Il tomba à la renverse et un instant on le crut mort. Cependant chacun s'empressa de mettre pied-à-terre. On le releva, et lorsqu'il eût repris ses sens on le plaça dans un missan (1) porté sur le dos d'une mule et on le conduisit ainsi sous sa tente. Quoique la blessure ne fût pas dangereuse, elle aurait cependant nécessité quelques jours d'un repos absolu ; mais Ahmed ne voulut rien entendre et, dès le lendemain, il donna l'ordre à la colonne de continuer sa marche.

Enfin, on arriva à Alger. Le Bey fit son versement dans les caisses du trésor public ; les présents affectés aux personnages influents de la cour ne furent pas non plus négligés. Malgré cela, le huitième jour, comme il se disposait à reprendre le chemin de sa capitale, arriva un ordre du Pacha qui le destituait et l'internait pour la seconde fois à Mazouna. Il s'y rendit et y habita jusqu'à sa mort.

La durée de son second gouvernement avait été de deux ans. Son successeur fut Braham Bey.

VAYSSETTES.

(La suite au prochain numéro.)



---

(1) Le *Missan* est une sorte de siège fait avec des haïks déposés en forme de nid d'oiseau ou mieux en forme de baquet, assez grand pour permettre à une personne de s'y tenir assise en croisant les jambes. C'est le siège adopté par les femmes de l'Algérie quand elles voyagent à dos de mule, et qui, pour elles, remplace ce que l'on nomme ailleurs le palanquin. Je doute fort que nos gracieuses et hardies amazones consentent jamais à échanger leur svelte et élégante selle, contre ce genre de véhicule commode, sans doute, pour des natures indolentes ; mais que repoussent bien loin, comme des langes inutiles ou même gênantes, la témérité et la pétulance de nos dames.